

UN AUTRE MONDE

« Saperlipopette, encore raté ! » s'écria Lucien après avoir manqué pour la troisième fois d'accrocher au bout de sa canne à pêche, le canard en plastique jaune flottant dans la bassine. A onze ans, Lucien avait en effet parfois, des fulgurances de langage, qui surprenaient souvent les adultes qui le côtoyaient presque en permanence depuis sa plus tendre enfance.

Son franc-parler, son caractère bien trempé, et sa volonté inébranlable tranchaient en effet, avec son corps frêle d'enfant, qu'on aurait pu comparer sans peine à un poussin à peine sorti de sa coquille. Pourtant, que ce soit en jouant aux cartes, à la Playstation, ou en participant aux activités récréatives organisées par les blouses roses du C.H.R. Oscar Lambret, pour distraire ses jeunes pensionnaires, il mettait toujours autant de hargne, comme si sa vie même devait en dépendre.

Au tout début de sa maladie, le nom de cet hôpital le faisait rire. Il lui rappelait ce film avec Louis de Funès qu'il avait vu un jour à la télévision. Il était devenu fan de l'acteur, au point de l'imiter à merveille. Certains de ses camarades lui promettaient même un bel avenir d'imitateur. Mais pour l'instant, son avenir se limitait aux murs blancs de sa chambre et des salles de vie commune, et aux futures séances de chimiothérapie qui l'attendaient. Aussi, depuis trois ans, Oscar ne le faisait plus rire du tout.

Très jeune, Lucien avait compris que la vie n'est pas un conte de fées pour tout le monde. Il aimerait bien toutefois, que la machine infernale s'arrête un peu de tourner dans le mauvais sens. Entre sa mère morte du SIDA deux ans après sa naissance, son père, ce salaud, qui l'avait quittée, le jour même où il avait appris qu'il avait mis enceinte cette pauvre fille perdue, lors d'une soirée de beuverie, et ce trop long séjour à l'hôpital, Lucien se disait qu'il avait déjà eu son compte de malheur dans sa courte existence. Mais, comme lui répète souvent, un brin fataliste, son copain Paulo : « La vie, c'est pas comme dans un jeu télévisé. T'as pas droit à un joker pour éviter les épreuves, et ça sert à rien d'appeler un ami, car il t'écouterà pas. Pour certains, quand t'es ici, t'existes déjà plus, tellement ils ont peur d'attraper ta maladie ».

Heureusement, trois mois après son arrivée à Oscar Lambret, Lucien avait fait la connaissance d'Eglantine, une jolie jeune fille blonde comme les blés, à peine plus âgée que lui. Il l'avait

défendue alors qu'elle était en pleine algarade (il aimait également beaucoup utiliser ce mot au charme désuet) avec deux plus grandes qui lui avaient volé son iPod.

Pleine d'aplomb, elle lui avait dit qu'elle aurait pu se débrouiller toute seule. Qu'elle avait l'habitude. Depuis pourtant, ils ne s'étaient plus quittés, passant de longues heures à regarder le ciel et les oiseaux et à imaginer un futur forcément plus beau que leur quotidien.

Lucien aimait lui raconter ses longues balades sur la plage de Bray-Dunes, le vert des oyats, la blondeur du sable, le gris de la mer et l'azur du ciel. Il racontait tellement bien sa vie d'avant, qu'elle lui disait entendre le bruit des vagues, rien qu'en l'écoutant.

Pour le remercier, Eglantine lui racontait ses après-midi passés au jardin public d'Hazebrouck à écouter le chant des oiseaux, à caresser la tête des chèvres, et à s'amuser du cri des canards lorsqu'elle leur jetait des morceaux de pain.

Elle lui racontait aussi que grâce à son grand-père, carillonneur, elle montait souvent tout en haut de la tour de l'église Saint-Eloi. Elle y passait alors de longues heures à regarder la ville vivre sans elle, et les piétons s'agiter en tous sens pour rattraper le temps perdu. « De là-haut, l'homme n'est pas plus grand qu'une fourmi, et ça le remet à sa juste place dans l'univers » lui assurait-elle, ajoutant que vu d'en haut, l'existence est beaucoup plus belle.

A les voir ainsi continuellement ensemble, les infirmières les appelaient les petits fiancés. Elles leur disaient cela si souvent, que parfois, ils rêvaient de se marier lorsqu'ils seraient plus grands. Ils se voyaient alors rayonnants de bonheur, elle dans une belle robe blanche immaculée, lui dans le costume le plus chic, sortants de l'église sous une pluie de roses.

Un soir de septembre dernier, Eglantine lui avait fait écouter « Un autre monde », une chanson du groupe Téléphone qu'elle adorait. Depuis, Lucien avait toujours ce refrain en tête, et le fredonnait à mi-voix lorsque dans sa vie, tout fichait le camp.

Et c'était de nouveau le cas en ce moment. Encore une fois. Comme lui a dit un jour Paulo, qui aime jouer les philosophes : « Sur un kilo de clémentines, il y a une dizaine de fruits où il n'y aucun pépin, toi, faut forcément que tu prennes celui qui en est rempli. Moi, je dis que t'es vraiment né sous une mauvaise étoile ». A croire qu'il a raison finalement.

En fait, l'horizon de Lucien s'était obscurci, et ses rêves d'une vie meilleure s'étaient évanouis depuis le jour où il avait trouvé la chambre d'Eglantine, vide. Il avait ressenti ce matin-là, une telle déchirure au fond du cœur qu'il avait eu la certitude que le malheur déboulait une nouvelle fois dans son existence, pour l'emmener tout au fond du trou, sans espoir, cette fois d'en ressortir.

Eglantine, c'était son rayon de soleil, son goût de miel dans la bouche, son baume apaisant sur ses cicatrices. Alors comment vivre sans elle les souffrances qui l'attendaient à nouveau, ces examens inutiles, les visites du Professeur Henry accompagné d'une ribambelle d'internes pour qui il n'est rien d'autre qu'un cas d'école, un cobaye, et ces séances de chimiothérapie dont il sortira, il le sait déjà, épuisé, et malade à en crever.

Aussi, depuis deux semaines, Lucien donnait le change, souriait aux infirmières en leur répondant que tout allait bien, qu'il se sentait en forme. L'espace d'un instant, il y croyait un peu lui-même. Et puis le souvenir du sourire d'Eglantine, la douceur de sa voix lui revenaient en mémoire. Il se disait alors qu'il fallait qu'il la rejoigne, où qu'elle soit. Sans elle à ses côtés, ce n'était plus la peine de se battre et de faire semblant d'y croire encore.

Alors depuis quelques jours, Lucien se préparait pour ce grand voyage. Sur internet, il s'était renseigné pour connaître le prix d'un ticket de train pour Hazebrouck. En comptant l'argent caché au fond d'une vieille chaussette, il avait vu qu'il avait largement assez pour se payer cet aller simple. Ensuite, sur un vieux calendrier des postes, un des petits trésors qu'il collectait depuis son arrivée à l'hôpital, il avait trouvé un plan de la ville et s'était rendu compte que l'église Saint-Eloi n'était pas située très loin de la gare. « De toute façon, tu la verras de loin avec sa flèche pointée vers le firmament » lui avait dit un soir Eglantine.

Il ne savait pas encore comment il accéderait au sommet de la tour, mais il trouverait bien un moyen, et aviserait sur place se disait-il, porté par le fol espoir d'y retrouver son amie en train de l'attendre patiemment.

Après tout, on n'est jamais aussi proche du ciel, et des anges qui y habitent, qu'au sommet d'une église. Il lui suffirait alors de se jeter dans le vide, et de s'envoler comme un oiseau, pour rejoindre celle qu'il aime au delà de tout ce qui les sépare. Il lui suffirait juste d'un peu de courage pour accomplir ce dernier geste et ils pourraient enfin vivre, dans cet autre monde, tout ce qu'ils n'avaient pas eu le temps de vivre ici-bas.